

Chapitre 1

Elle aime bien aller à pied à ce boulot.

Le quartier est parsemé de ruelles bordées de jardinets exigus sur lesquels sont posées ces maisons individuelles ouvrières en pierres meulières, construites dans les années trente.

C'est une fin de printemps comme les autres, à l'air léger et clair. Elle emprunte les ruelles descendantes à l'aller. Une demi-heure de marche à pied la conduit au bureau sans se presser, mais, partie toujours en retard, elle doit marcher vite. Au retour, vers six heures du soir, le soleil ne se couchant que vers huit heures, grâce à l'heure d'été, elle peut flâner et regarder en détail les légumes des ruelles.

Les jours de paresse ou plutôt les lendemains de mauvais sommeil agité, rempli d'angoisse, de souvenirs récurrents, de questions toujours sans réponse, lourde dans tout son corps au réveil, enflée de visage, les yeux larmoyants gênés par l'œdème, les mains ne préhendant rien, lâchant et cassant tout, elle prend l'autobus.

Elle se prépare du mieux qu'elle peut pour que l'apparence ne laisse rien transparaître.

Telle mère est toujours rebelle et le maquillage bave autour des yeux à cause de la sueur de nervosité qui suinte. Finalement l'ensemble lui donne un genre qui est le sien propre, sa manière de laisser passer quelque différence qui peut affleurer du genre B.C.B.G. Qu'il faut avoir pour être prise au sérieux dans un bureau. Elle a la chance d'être grande, mince et souple de corps, avec une certaine allure naturelle.

Dans l'autobus elle est souvent assise car la ligne, traversant des quartiers d'habitations et non de bureaux, est peu fréquentée à cette heure-là. Elle émerge peu à peu à la vie. Une heure de vie extérieure lui est nécessaire pour devenir « normale ».

Une, deux, trois, quatre, cinq voitures rouges passent. Un, deux, trois poteaux d'éclairage à ce carrefour. Deux, quatre, six, huit affiches vantent ce dentifrice. 8526 DF 75 égale huit plus cinq plus deux plus six égale... Tiens ! Viens de passer deux DF, ah celui-ci est FD, celui-là CE. Elle se rend compte que cette conduite est bizarre, mais après tout, personne ne le sait, cela l'apaise et calme ses angoisses. Obsessions perpétuelles des chiffres.

Peu à peu la vie qui l'environne la fait affleurer à la réalité. Elle prend plaisir à observer les occupations des autres, leur différence visible la rassurant sur la sienne, cachée. Elle côtoie les habitants ordinaires qu'on ne voit pas, et les autres qui l'intéressent. C'est un vieux quartier de Paris habité à la fois par ceux qui y sont nés avant les constructions des HLM en béton, et les nouveaux venus à Paris. Parmi les anciens : les familles de juifs intégristes, discrètes. Elle sait, pour en avoir fait l'expérience lorsqu'elle n'est pas seule, que les non-initiés ne les distinguent pas des autres. Ayant eu des amants, un mari, une belle-famille et des amis juifs, elle connaît leurs mœurs, et ne peut s'empêcher de ressentir une certaine tendresse pour eux. Les mères, le chef couvert de perruques élégamment coiffées, viennent déposer leurs enfants qui vont à cette école judaïque où tous peuvent se regrouper pour apprendre les traditions. Ces petits groupes sont les plus gais, les plus vivants, les mères souriantes et les enfants sages, mais joueurs.

Parmi les nouveaux arrivants les femmes africaines, le buste vêtu à l'européenne, les hanches cintrées de tissus vifs africains, l'ensemble formant heurt à nos yeux d'européens, joyeuses de vivre elles aussi, parlant et

souriant facilement, malgré leur timidité. Les maghrébines, dont l'ensemble des vêtements paraît avoir été construits dans l'obscurité, sans voir ni les couleurs ni les formes qu'elles enfilent, sont plus discrètes, ne parlant la plupart du temps pas un mot de français, à l'encontre des noires qui ont gardé le français comme langue véhiculaire.

Le travail est comme un tas d'autres qu'elle a déjà effectués : un secrétariat classique sans difficulté particulière. Comme à son habitude elle a entrepris de tout réorganiser dès les premiers mois, le classement des dossiers étant dans un grand désordre et surtout dans un manque de logique manifeste.

Comme d'habitude il a fallu assouplir les chefs pour les couler dans sa nouvelle organisation, et leur montrer tout le profit qu'ils allaient en tirer.

Elle a trois chefs.

Le PDG avait été gratifié d'une coquette somme par son ancien employeur, une grosse boîte d'informatique américaine qui garde ses PDG quatre ans et leur donne, à la sortie, une somme rondelette pour qu'ils puissent se recycler. Celui-ci s'était mis dans la tête de faire une boîte de formation pour adultes.

Il avait débauché un ex-collaborateur pour faire les démarches commerciales nécessaires à la recherche de clients et d'intervenants. Ce commercial était belge, vivant la semaine à Paris. Le week-end il rentrait dans la banlieue bruxelloise, rejoindre femme et filles. Savent-elles qu'il ne mène pas une vie exemplaire à Paris ? Car sous ses faux airs sérieux, il aime bien la jeunesse d'au moins vingt ans plus jeunes que lui.

Cet homme, sans émotion apparente, a plus l'air anglo-saxon que belge. Réfléchi dans son travail, constant, souriant, aimable, poli avec la secrétaire : le chef idéal et le collaborateur sûr dont tout patron a besoin.

Une autre femme avait été embauchée. Celle-ci établit une autre sorte de commerce avec les autres. Elle a peu d'expérience et est là grâce à son mari qui a des relations. Lucie l'a un peu en travers de la gorge, car elle a plus de qualifications et d'expériences que cette femme, mais, sans relation, elle doit monter les échelons un à un, souvent douloureusement.

Madame Lesieur, fine, le sent. Elle fait tout, avec son charme naturel qu'elle exerce à tout propos et avec tout un chacun pour que la pilule passe vis-à-vis de la secrétaire et que la relation soit la plus intime possible entre elles : elle a besoin d'une confidente. Par définition les confidentes ne parlent jamais d'elles. Si bien que, selon son penchant naturel, Lucie écoute les récits et commentaires divers et variés qu'elle entend à propos : d'une autre collègue, de l'autre collaborateur, du PDG, du fils de la collègue, de son mari... le tout n'est pas toujours bienveillant.

Madame Lesieur aussi a quelque aventure, quelque homme à séduire bien que mariée.

Toute cette hypocrisie dégoûte Lucie.

Le patron, lui, n'est pas hypocrite : il est ouvertement raciste, parle avec mépris et provocation des petits mexicains qui grouillaient dans ses jambes lors d'un voyage, et qu'il aurait bien étranglés de ses mains. Il est plus que vieillissant, gros, rouge, suant et laid. Sa femme est aussi laide que lui, mais en maigre. Il est un peu comme la grenouille de la fable. Gonflé de vanité par sa réussite, il méprise tout autre qui n'est pas PDG. Sans diplôme, il a grimpé les échelons victorieusement. Se rend-il compte que d'autres, bardés de diplômes et de relations, se sont servis de lui à un tournant de la stratégie de l'entreprise américaine ?

Les jours vont cahin-caha. Leur train sans heurt manifeste, à part les propos racistes plus feutrés du collaborateur et les quelques désirs de pouvoirs de chacun.

Tout va bien à la surface.

Les angoisses de Lucie sont là, toujours prêtes à éclater.

— Vous n'avez pas encore fini les salaires ? lui dit le PDG.

— Non Monsieur parce que Madame Lesieur avait quelque chose d'urgent à frapper pour son rendez-vous de deux heures.

— Ben alors dépêchez vous parce que je suis absent demain et si vous voulez que je signe les chèques, je pars à six heures ce soir. Alors les autres ne seraient peut-être pas contents après vous s'ils n'ont pas leur salaire demain.

— Oui Monsieur, je me dépêche.

Les émotions lui envahissent l'esprit et altèrent sa raison. Là elle se sent coupable et agressive en même temps. Elle a envie de mordre le PDG pour ses réflexions et la commerciale qui l'a encore eue avec ses sourires de mijaurée. Elle répond hypocritement au PDG qu'elle a envie d'envoyer promener et de s'occuper de ses oignons parce qu'elle a déjà réfléchi à tout ce qu'il est entrain de lui dire, qu'elle est agacée qu'on lui parle comme si elle était une imbécile qui ne sait pas s'organiser ni assumer ses actes. Cette hypocrisie de survie à laquelle elle est forcée la met hors d'elle. En plus son interruption la déconcentre de ses calculs et risque de lui faire faire des erreurs à la reprise parce qu'il va falloir qu'elle reprenne en arrière ses raisonnements pour se retrouver au point où il l'a interrompu, sinon elle ne sait plus où elle en est et fait des erreurs.

Cette fois-ci elle a répondu poliment. Parfois elle ne répond rien, ce qui agace encore plus le PDG. Pas trop con le bonhomme n'est pas dupe de sa politesse. Un peu pervers il cherche à la faire sortir de ses gonds sans jamais y réussir et insiste dans son interruption par des provocations :

— Les secrétaires sont toutes les mêmes il faut toujours leur dire les choses, jamais autonomes.

— Monsieur je suis la secrétaire de trois personnes en même temps, il faut bien que je fasse le travail de chacun. Je sais mettre de côté de qui n'est pas urgent.

De nouveau seule dans son bureau Lucie essaye de reprendre ses esprits. Elle ressent une douleur dans la poitrine. Et aussi dans le bras gauche. L'air ne passe plus dans ses poumons. La salive ne veut plus passer par le bon tuyau mais descend vers les poumons. Panique. Ne pas avaler la salive. Elle réfléchit et pense à son ventre, son diaphragme, le détendre. Grossir le ventre pour attirer l'air. Fermer la bouche, forcer l'air à entrer par le nez. La douleur diffuse auparavant devient un point là, dans le creux des côtes, à gauche, sous le cœur. Elle touche. De l'air sort de l'estomac. L'aérophagie provoque ces crises d'étouffements. Elle contrôle sa respiration. Elle recommence à respirer, douloureusement, elle force l'air à retrouver le passage vers ses poumons.

Ses réflexes la détruisent. Elle voulait s'enfuir de ce travail. Elle en a besoin pour vivre. Elle ne supporte pas les ordres, encore plus quand ils sont idiots, descendants de ceux qui croient savoir et ne savent rien sur rien...

Il faut faire quelque chose, elle n'en peut plus de ses réflexes d'autodestruction incontrôlables qui l'angoissent jusqu'à l'étouffement total, la peur de mourir là dans la minute.



Elle entreprit une recherche dans les pages jaunes de l'annuaire téléphonique, et commença à prendre des rendez-vous avec des psychanalystes.

Elle en rencontra de toutes les sortes. Des freudiens, des lacaniens qui ne disent même pas bonjour - c'eût été déjà créer un lien -, des « pas clairs », des « voyants clinquants »

dans leur ameublement, le divan rouge vermillon au centre de la pièce, des discrets, des honnêtes, des près de leurs sous.

Finalement celle qu'elle adopta, et le mot n'est pas neutre, habitait à deux pas de chez elle.

Elle était lacanienne, mais pas totalement lisse. Le cabinet était au fond de l'appartement qu'elle habitait. Dans le couloir, où l'on attendait son tour, on entendait des voix d'enfants, d'homme, d'une autre femme et un chat se déplacer. Aux heures des repas les odeurs de cuisine planaient, jamais désagréables, heureusement. Les bruits de casseroles et les voix n'étaient pas dérangeants : c'étaient les bruits ordinaires de la vie d'une famille, qui correspondait au modèle que Lucie avait dans la tête.

Le bureau était petit et plein : bibliothèque chargée, bureau, face à la fenêtre, couvert de papiers, de revues et de livres, et, coincé entre celui-ci et le divan, contre un mur, son siège.

Là, commença la vie de Lucie. Les non-initiés qui se moquent et qui croient qu'un psy dit à son patient ce qu'il doit faire de sa vie, devraient se transformer en petite souris et séjourner quelque temps dans un tel endroit.

La séance dure entre six et dix minutes. Qui parlait ? Lucie bien sûr, sauf si le téléphone sonne et qu'elle décroche. Au milieu d'une phrase commencée difficilement par Lucie, elle stoppe net : « c'est tout pour aujourd'hui ». Au revoir à la prochaine fois. Frustration énorme qui laisse en suspens jusqu'à la séance suivante.

C'est fou ce qui peut se passer en quelques minutes.

Au début elle ne savait trop quoi dire. Mais elle se rappela vite les préceptes de Freud : dire ce qui vient à l'esprit sans choisir les mots, et si possible, avec certains mots qui percutent dans le ventre, chercher le « caché derrière ».

Et puis cette femme, là, derrière elle, qu'allait-elle penser ? Non elle n'était pas là pour juger. Elle était là pour écouter et aider à comprendre. Aider à sortir de la

souffrance. Et c'est bien ce qui fait que Lucie est là : trouver la raison de vivre, la raison de tenir, la raison de son mal, le pourquoi de tout, des réponses.

Ce qui précède ne fut même pas sous forme de pensée, car on n'est pas sur un divan pour penser, mais pour parler.

Parler de la journée...

...La vie de Lucie lui semble « couper en tranches de saucissons ». D'une instabilité totale, elle fait de l'intérim et dans les boulots fixes elle reste deux ans maximum. Elle voit trois coupures dans sa vie : avant son mariage, pendant, et après son départ de chez son mari. Elle ne voit aucun lien entre ces trois tranches de vie. Chacune a son style particulier, son atmosphère. A chaque fois il lui semble qu'elle était différente. Elle ne se souvient pas de son enfance. Il lui semble que sa vie commence à son mariage. Et quel mariage : ratage sur toute la ligne. En fait non, sa vie a commencé quand elle est devenue célibataire avec un enfant de six ans à élever et sa vie à gagner. Enfin seule pour décider de sa ligne de vie, mais seule aussi, abandonnée. Elle venait d'avoir trente ans, n'avait pas de métier, un fils à élever, et ne savait pas qui elle était.

Pleins de souvenirs affleurent en même temps : la fac et la liberté, la solitude et sa douleur, les amants qui se succèdent. Lequel choisir ?

La fac. Elle s'était précipitée à la fac pour combler ce manque, ce complexe de ne pas avoir fait d'études. Plaisir d'étudier, plaisir d'être dans une fac, dans des amphis, d'écouter des professeurs de fac, qui enseignaient différemment de ceux du secondaire, dire des choses intéressantes qu'elle trouvait, enfin, passionnantes, pas comme dans le secondaire où elle s'était tellement ennuyée. Il n'y avait là aucune obligation d'étudier. Pas comme au lycée. Faire ou ne pas faire était de la responsabilité de chacun. Elle aimait cette autonomie. Elle avait choisi l'histoire sans hésiter et pour ses U.V. Des

sujets autour du XIXe siècle. Le siècle de Louis XIV lui déplaisait plutôt. Les choix n'étaient pas immenses mais lui suffisaient : Jean Jaurès, la révolution industrielle, la décortication de texte d'informations... Les profs étaient tous d'un bon niveau.

A la fac elle s'apercevait qu'il n'y avait pas eu que le plaisir, parce que, pour l'exposé sur Jean Jaurès, le prof lui avait fait comprendre qu'elle était nulle. Pourtant elle y avait travaillé des jours et des jours, lisant les livres indiqués par le prof, consultant des documents en bibliothèques... Mais il y avait eu d'autres profs qui, au contraire, appréciaient les étudiants adultes, comme elle, pour leur motivation, plus forte que pour les étudiants de vingt ans, et pour leur plus grande maturité d'esprit.

Là elle avait connu des copains qui étaient restés des amis.

Elle avait un emploi du temps bien organisé. La journée gagner sa vie et celle de son fils, le soir présence pour les devoirs et le repas de son fils, et, une fois celui-ci couché, redépart en solex pour la fac. Le logement n'était pas grand : deux pièces, dont sa chambre, plus petite que celle de son fils, qui servait aussi de séjour, une cuisine, les WC sur le palier, pas d'eau chaude. Pour se laver elle avait acheté une grande bassine dans laquelle elle versait l'eau qu'elle faisait chauffer dans une bouilloire et une casserole sur son réchaud, ou alors ils allaient aux bains publics prendre une douche. Elle gardait un très bon souvenir de ces lieux chauds et plein de vapeur qui, l'hiver, réchauffe tout le corps jusqu'aux os.

Son fils...

« C'est tout pour aujourd'hui. A la prochaine fois. »

Coupure brutale de la psy dans ses pensées. Coupure qui la laisse en suspens jusqu'à cette prochaine fois. Entre cette seconde et la seconde où elle recommencera à parler,

elle va « travailler » pour que le sujet qu'elle abordera soit le plus « productif » possible.

Productif : que le sujet abordé aille quelque part, qu'il débouche sur une douleur pour que celle-ci s'entrouvre.

Chapitre 2

Ce matin, comme d'habitude, elle est en retard : courant, transpirante, essoufflée. Elle arrive au bureau en retard. Mais qu'est-ce qu'elle fait le matin ? Se lève-t-elle assez tôt ? Ni trop, ni trop peu. En effet souvent elle n'arrive pas à s'endormir le soir. Il faut donc que ses heures de sommeil ne soient pas trop insuffisantes tout en se levant à une heure qui lui permette de petit-déjeuner, de se laver rapidement et de s'habiller correctement.

La nuit, elle tourne et retourne dans son lit, énervée. Plein de choses dans la tête. Les angoisses diffusent : est-elle à la hauteur du boulot ? Elle ne supporte pas qu'on lui fasse des réflexions injustifiées sur son travail, qu'on lui attribue des pensées ou des actes qu'elle n'a pas. D'ailleurs à chacune de ces réflexions elle tombe des nues parce qu'elle ne comprend rien à ce qu'on lui attribue. Où vont-ils chercher tout ça ? Et si les reproches étaient justifiés ? Si elle était vraiment incapable...

Le PDG tient des propos provocateurs : « quand j'étais au Mexique tous ces petits mexicains qui grouillaient dans mes jambes j'avais envie de les écraser ». Lucie ne disait rien. Stoïque apparemment, pour sauver son boulot dont elle avait tellement besoin, elle était révoltée à l'intérieur, et avait envie de se précipiter sur cet homme pour... Pour faire quoi ?

